

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 2

Rubrik: Lettre parisienne

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

salle, tantôt sur la scène, tantôt dans la machinerie s'occupant de tout et mettant tout en place. Il avait pour cela ses deux excellents collaborateurs *Kranich* et *Braunschweig*. Ce dernier remplit maintenant les fonctions de régisseur à Bayreuth, fonctions qui ont été remplies pendant vingt ans par le célèbre chanteur Fuchs.

N'allez pas dire à un artiste de Bayreuth qu'il reçoit des appointements! Ce mot-là est inconnu au théâtre wagnérien. On y travaille pour l'art seul! Cependant les artistes acceptent très volontiers un « dédommagement » qui se monte dans certains cas jusqu'à 10,000 fr. pour la saison! Cette manière tout idéale de tourner les côtés matériels de la vie est bien un des caractères du temple de Bayreuth; les artistes, tout en ne recevant pas de gages, touchent néanmoins, sous forme d'indemnité de logement et d'entretien, la somme totale de 200,000 fr. Il n'y a que trois directeurs qui font exception à la règle et qui n'acceptent même pas de « dédommagements ». Ce sont les célèbres *Hans Richter*, *Carl Muck* et *Félix Motte*.

C'est une croyance assez généralement répandue que la famille de Richard Wagner tire de gros bénéfices du « Festspielhaus ». Rien n'est plus faux. Les chiffres sont là pour prouver le contraire et voici ce qu'en dit le ministre des finances de Bayreuth, le très honorable *Commerzienrath von Gross* : « Toutes les places sont déjà depuis longtemps retenues pour nos représentations et cependant je m'estimerai très heureux si notre déficit ne s'élève pas cette année à plus de 80,000 marks. Ce déficit est toujours couvert par le fonds-capital des « Festspiele » et c'est toujours la famille Wagner qui alimente ce fonds en y versant chaque année une somme de 25 à 30,000 marks. »

Un fait que l'on connaît très peu, c'est que les héritiers de Richard Wagner se font un devoir de rendre à la cour de Bavière la somme de 246,000 marks que le roi Louis II dans sa générosité avait mise à la disposition du maître pour créer un théâtre digne de ses œuvres.

On remarque depuis quelques années que les Allemands, qui formaient il y a vingt-cinq ans la minorité du public de Bayreuth, viennent en beaucoup plus grand nombre au pèlerinage wagnérien. Ils commencent à être convaincus que cet Art moderne qui a déjà conquis une grande partie du monde musical est leur Art national. Ils ne l'appellent plus en plaisantant « *Zukunftsmusik* » et reconnaissent qu'il est la plus belle expression des idées musicales de notre époque.

(D'après le *Berliner Lokal-Anzeiger*.)

C. H. R.



LETTRE PARISIENNE

Paris, le 5 septembre 1901.

Vous me demandez, cher ami, de vous faire connaître les dernières nouveautés de la vie artistique parisienne. Je pourrais me contenter d'inscrire sur chacune de ces pages un beau *Rien* péremptoire, et je rendrais ainsi assez exactement l'état du mouvement actuel. Vous le savez, notre capitale est déserte à cette époque de l'année. A l'Académie de Musique et Chorégraphie le petit mélos administratif se poursuit vaille que vaille; plutôt bien que mal, soyons sincères. Partout ailleurs portes closes, et pour peu que l'on veuille, à cette heure, entendre un peu de musique en France, c'est autour des eaux maritimes ou thermales qu'il faut l'aller quérir.

Mais si le présent demeure avare de joies artistiques, dans cette vieille barque d'Isis, qu'on appelle Paris, nous pouvons du moins consulter nos souvenirs et sonder nos espérances.

Nos souvenirs? Ils sont plutôt minces depuis l'aube du siècle! Les nouveautés n'abondèrent point sur les planches de nos théâtres et de nos concerts, et l'on peut dire que nous ne sommes point gâtés. Pas une symphonie nouvelle aux pupitres de nos grands orchestres; — celle de M. Witkowski, que l'on dit remarquable, fut donnée par la Société nationale de Musique; — à peine quelques pièces brèves comme les *Nocturnes*, les délicieux *Nocturnes* de M. Debussy, et la *Nuit* de M. Saint-Saëns. Au Châtelet quelques auditions du *Faust* de Schumann et du *Roméo* de Berlioz et chez M. Chevillard, un peu de Rimsky, pas mal de Liszt et surtout beaucoup de Wagner.

On s'en plaint. Mais que voulez-vous? le public n'a qu'à s'en prendre à lui-même. Il veut du neuf et commence par faire baisser la recette, en restant chez lui, dès qu'on en inscrit sur les programmes. Et si l'on mélange à des morceaux célèbres tant soit peu d'inédit, tout de suite il s'empresse de faire grise mine à ce dernier. Pour avoir témoigné par quelques bravos mon enthousiasme à la première audition d'une pièce d'orchestre, je vis, l'année dernière, mon voisinage tout entier, probablement inquiet de cet état mental, tourner vers moi des regards hostiles. Je faisais preuve de mauvais goût en marquant une

sympathie si prompte pour une œuvre non consacrée par le sentiment général.

..... Au théâtre nous eûmes plus de fraîche pâture. J'éviterai les citations, car tous ces drames lyriques montrèrent le talent de leurs auteurs, mais aucun d'eux ne témoigna d'un génie tel, qu'il fallût, au soir de la première, déposer un caillou blanc dans la cheminée. Le troisième acte de *l'Ouragan* secoua néanmoins par son énergie la torpeur de la saison dernière, et nous donna la preuve de tout ce que peut encore la puissance dramatique de M. Bruneau. Sans l'inutilité du dernier tableau, nous eussions même eu là, dans la littérature musicale française, un chef-d'œuvre de plus. Quelque jour la postérité fera peut-être pieusement à ce bel ouvrage l'amputation que refusait d'opérer la sensibilité paternelle de ses auteurs.

Somme toute, si le passé récent nous paraît assez pauvre au point de vue musical, et nous révèle seulement M. Chevillard comme un chef d'orchestre accompli, l'avenir prochain s'annonce en revanche très riche de promesses.

On nous annonce ceci, cela, bien d'autres choses encore et pour peu qu'on en réalise la moitié nous pourrions être satisfaits. Ce seront au théâtre de la République les représentations wagnériennes organisées par M. Cortot, à l'Opéra-Comique, les reprises imminentes du *Roi d'Ys*, du *Domino noir*, etc., etc..., sans compter force nouveautés dont j'aimerais que fussent la *Titania* de M. Georges Hüe, *l'Etranger* de M. Vincent d'Indy, la *Circé* des frères Hillemacher..., enfin la sensationnelle installation de *Tristan et Yseult* au répertoire de la scène que M. Carré dirige avec tant d'ardeur et de goût.

Quant à la « Grande Opéra, » elle se débrouille, je vous le jure. Si l'on en croit les feuilles publiques, pleines chaque jour d'échos anticipés sur les *Barbares*, M. Pedro Gailhard a dû passer de piétres vacances à faire évoluer « sur le papier » les personnages du nouveau chef-d'œuvre de M. Saint-Saëns. Car c'est un chef-d'œuvre; on nous l'affirme. Puissent les notes abondantes semées dans la presse, afin de nous convaincre à l'avance, être bien véridiques! Un deuxième *Samson*, mais ce serait le rêve!... Là aussi, l'on nous annonce trois actes de MM. Hillemacher: *Orsola*; et puis encore du Wagner: *Siegfried* cette fois. Avec une nouvelle partie du « Ring » ainsi, tous les dix ou douze ans, vers 1925 nous aurons peut-être, à

Paris, la Tétralogie complète. Et l'on dit les Français impatients et vifs!

Quant aux futurs programmes de nos grands concerts, il n'en transpire pas grand'chose, sinon peut-être le dernier acte de *Parsifal* chez Lamoureux. En attendant, l'orchestre Colonne va se promener en Allemagne. Apprendra-t-il aux Germains comment on joue la musique française? Ceux-ci m'ont paru l'ignorer terriblement, (je dis leurs meilleurs « Kapellmeisters, » les Strauss, les Mottl, les Weingartner,) quand ils vinrent chez nous; et lorsque M. Colonne veut s'en donner la peine, il conduit à ravir Berlioz, Saint-Saëns et Lalo, voire Franck et d'Indy.

Patience en attendant toutes ces merveilles!... Notre petit père le Czar n'aime pas la musique: même sa visite à Paris ne nous en eût pas procuré. Mais en prévision de son passage hypothétique, on ripoline à nouveau le Pont Alexandre. C'est même la seule manifestation d'art plastique qui nous soit accordée pour l'instant, car en été les peintres comme les musiciens ne sévisent plus qu'à la campagne.

Ah, Seigneur! que Paris offre une douce villégiature aux malheureux contraints d'y rentrer en septembre, comme votre dévoué

JEAN D'UDINE.



Lettre italienne.

Milan, 8 septembre.

Nous avons assisté ces deux dernières semaines à toute une éclosion de « festivals verdiens, » qui — faute de mieux — ont marqué le passage d'une brise mélodique sur les scènes italiennes en chômage.

Plusieurs théâtres ont ouvert leurs portes soit dans les villes d'eau, soit dans celles où « le monde » commence à rentrer au foyer domestique, en fuyant les dernières pluies de la campagne qui salue l'été agonisant.

Livorno a eu *l'Aïda* au théâtre Goldoni et la *Favorite*; Alessandria la *Traviata*; Bergamo *l'Aïda*; Siena la *Bohème* de Puccini; Catania *l'Africaine*; Rimini *Rigoletto* et *Trouvère*; Bologna — la ville la plus musicale de l'Italie — le *Barbier*, *Rigoletto*, *Ernani*, *Traviata* à un théâtre, et à un autre *Don Pasquale*, *Fra Diavolo*, *Cavalleria*, *Paillasse* et la *Favorite*; Brescia *Aïda* et ce beau *Christoforo Colomb* de Franchetti.